

The background is a vibrant, abstract painting. It features a large, stylized face in shades of blue and green, with yellow and red lines swirling around it. Below the face, there are more abstract shapes, including a figure that looks like a person or a creature, also rendered in blue and green. The overall color palette is dominated by blues, greens, and reds, with some yellow and pink accents. The style is expressive and somewhat chaotic, with visible brushstrokes and splatters.

Collectif
des Allumés
de la Plume

Un temps plus loin

Recueil de textes de **7** auteur-trice-s :

Yvette Beulet, Cayetana Carrión, Isabelle De Vriendt,
Tamara Frunza, Jean-Paul Mathelot,
Michel Vanden Bossche et Geno Wefa



ScriptaLinea

Quelques mots sur ScriptaLinea

Le recueil de textes *Un temps plus loin* a été réalisé par le Collectif des Allumés de la Plume dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux participants et de nouvelles participantes et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque, etc. Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, et ce, dans une logique non marchande.

Un temps plus loin du Collectif des Allumés de la Plume est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons 2.0 Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification [texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]



ScriptaLinea, 2023
N° d'entreprise BE 0503.900.845 – RPM Bruxelles
Éditrice responsable: Isabelle De Vriendt
Siège social: Chaussée de Wavre, 205
1050 Bruxelles (Belgique)

Si vous voulez rejoindre un Collectif d'écrits, contactez-nous via

www.scriptalinea.org

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Chaque année en principe, les Collectifs d'écrits se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et entendre les réflexions des un·e·s et des autres sur notre société. Ils reconnaissent dans les autres parcours d'écriture une approche similaire qui amène chaque collectif d'écrits à co-construire son parcours. Cette démarche, développée au niveau local, vise à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, et ce, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble, l'engagement et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de l'ASBL ScriptaLinea



Du même collectif d'écrits¹

<i>Courts-circuits</i>	2012
<i>La ville s'en-visage</i>	2013
<i>Mondes souterrains</i>	2014
<i>Par chemins</i>	2015
<i>La veilleuse</i>	2016
<i>Vires-tu réel ?</i>	2018
<i>Mort allumée</i>	2019
<i>Itinerrances</i>	2021

(1) : Tous les recueils sont téléchargeables gratuitement sur le site www.scriptaline.org

Table des matières

Pour s'y retrouver

Éditorial		9
<i>PARADIS</i>	Isabelle De Vriendt	11
<i>J'y arrive pas</i>	Michel Vanden Bossche	17
<i>Un vent corsé rejoint ma métamorphose</i>	Tamara Frunza	23
<i>Un retour</i>	Jean-Paul Mathelot	29
<i>Mildiou</i>	Cayetana Carrión	33
<i>Évolution</i>	Yvette Beublet	45
<i>TransitionS</i>	Jean-Paul Mathelot	52
<i>La folle époque</i>	Geno Wefa	57
<i>Abstinence</i>	Michel Vanden Bossche	61
<i>Un petit jardin</i>	Jean-Paul Mathelot	66
Les auteur·trice·s		69
Les lieux parcourus		72
Remerciements		76

Éditorial

Transformations sociétales

Tout se transforme. En permanence. Le monde végétal, minéral, animal (dont nous faisons partie). Les changements sont incessants, même si nous ne les percevons pas toujours au moment où ils se produisent.

Nos relations, nos connaissances, nos compétences changent. Nous changeons parce que tout, autour de nous, se modifie. Les situations évoluent. L'atmosphère d'un même lieu où nous avons été, où nous sommes, où nous allons aller, n'est jamais la même. Les meubles s'usent lentement, mais sûrement. Les appareils que nous utilisons deviennent obsolètes. Nous-mêmes sommes un corps dont les éléments interagissent, à l'intérieur comme avec l'extérieur.

Ces successions de variations, de va-et-vient, d'ondulations, d'intermittences sont-elles un problème dans nos vies, dans nos sociétés ? Un peu, beaucoup, énormément, pas du tout ?

Les sept auteur·trice·s que vous allez lire dans les pages suivantes vont vous raconter des événements des plus imperceptibles aux plus inattendus. Leurs personnages vont résister, faire face à des sables mouvants, voire carrément modifier leur environnement. Vont-ils tous en sortir vivants ?

La réponse dans ce recueil.

En poésies, en chansons, en dialogues, en histoires.

Le Collectif des Allumés de la Plume

Isabelle De Vriendt

PARADIS

Laura se lève
Elle se prépare
Matinée grise

Le coeur vidé
Départ au taf
Parc Paradis

Parkings sans fin
escorte en crocs
de l'artifice

Vers le calvaire
jour après jour
Laura avance

*Dans cinquante ans
on vous jugera
pour cet enfer*

Le Paradis
s'étend s'étale
Succès croissant

Les gens avancent
avec smartphones
et crème solaire

On s'émerveille
On s'extasie
Et on achète

Du rêve flou
Du voyage mou
Et puis des rires

*Dans cinquante ans
vagues de honte
sur vos visages*

Des pierres bleues
venues de Chine
décors en dur

L'ourse polaire
toute allongée
dans la fournaise

Vingt cinq mille mètres
en cubes de mer
pour un géant

Devant les singes
On frappe aux vitres
On toise on crache

*Comme les pygmées
Fin 1800
Puis '58*

Images
en défilé

Vautours
vautrés en l'air

Chimpanzés
barrés de fer

Rugissements
sans réponse

Le lion
rejoint les contes

*Ces corps inertes
Ce dos tourné
Ces cris éteints*

Une masse aveugle
si bien pensante
malgré les cages

vient se goinfrer
d'images de glaces
de toc de farce

*Ces regards las
et leur tristesse
leur désespoir*

*Journée en peine
Comment rester
muette encore*

*Alors quand même
y revenir
malgré la boule*

*S'armer aussi
Prendre des clics
du laid des cris*

*Et s'insurger
sur les réseaux
Poster l'ignoble*

*Montrer la peine
Toucher les coeurs
Entrer en lutte*

*pour tout vivant
en dignité
en liberté*

Michel Vanden Bossche

J'y arrive pas

Le Taxi

– J'y arrive pas.

Le chauffeur regarde Kenzo dans le rétroviseur, l'air contrit, mais non dénué de défi.

– Vous n'arrivez pas à quoi ?

– A trouver le chemin, m'sieur.

Le taxi s'est arrêté sur le bas-côté de l'avenue, entre un arbre et un réverbère.

– Comment ça ? Je vous ai pourtant donné l'adresse : 3 allée des Capucines.

– Je sais m'sieur, mais mon GPS est en panne et sans lui, j'connais pas la route à suivre.

– Mais c'est fou ça, vous n'êtes pas censé connaître les rues de la capitale par cœur pour avoir votre licence ?

– Ça, c'tait avant, m'sieur. Maint'nant, ça n'a plus de sens avec les GPS.

– Apparemment, si !, plaisante Kenzo. Je vous propose un deal : je vous indique le chemin, et vous me faites une ristourne.

Le chauffeur hésite mais finit par acquiescer d'un léger signe de tête.

– O.K., prenez la deuxième à droite...



La TV

– J’y arrive pas.

Le ton geignard de Victor énerve sa mère.

– Tu n’arrives pas à quoi ?

– À trouver le Manga Channel.

– Victor, je n’ai pas payé la facture, il n’y a pas de réseau, vas-y à l’ancienne : branche le coax en mode analogique !

Victor dévisage sa mère, avec cette expression qu’elle qualifie de « arrête de faire concurrence à l’âne du voisin ». Elle qui n’y comprend jamais rien en technologie, voilà qu’elle utilise des mots qu’il ne connaît pas.

– Euh, tu peux me montrer, maman ?

Elle lève les yeux au ciel ; pourquoi est-ce toujours quand elle pétrit son pain qu’on la dérange. Elle passe ses mains sous l’eau, enlève son tablier et précède Victor dans le salon.

Celui-ci se dirige vers l’écran 85”.

– Mon grand bêta, sans Wi-Fi, tu n’en tireras rien. Il faut utiliser l’ancienne télévision, celle de mémé, celle que ton père a refusé de jeter en disant que cela pourrait toujours servir un jour. Manifestement, il ne s’était pas trompé !

Elle ouvre un placard et lui montre un objet que Victor n’associe pas directement à une TV. Un petit écran, même pas un 24”, courbe, et monté sur une armature en forme de grosse caisse irrégulière.

– Amène-la dans le salon.

Victor se penche, attrape la boîte et la soulève en soufflant.

– Ça pèse une tonne, ce truc !

Après l’avoir déposée sur le meuble bas près du grand écran et branchée au secteur, il se retourne, interrogateur, vers sa mère.

– Et on fait quoi, maintenant ?

Sa mère attrape un câble, le fiche à l’arrière du téléviseur antédiluvien, puis appuie sur un bouton sous l’écran.

Les yeux de Victor se brouillent à l’apparition de taches blanches et noires alternant de manière frénétique.

– Waouh, c’est quoi, cette neige ? Et, elle est où, la télécommande ?

– Il n’y en a pas, il faut sélectionner les chaînes avec les boutons derrière le petit clapet sur la face, juste à côté de l’écran.

Victor fixe sa mère, étonné de son humour particulier, avant de comprendre qu’il n’y a aucun humour dans sa réponse.

Il se dirige alors vers le clapet...

À Table

– J’y arrive pas !

Entre détresse et pleurs, le cri de Nadia agresse l’oreille de Kadija.

– Calme-toi, sœurlette, dis-moi ce qui se passe.

– Olivier vient pour la première fois manger chez moi ce soir.

Olivier, le nouveau flirt de Nadia, la merveille des merveilles dont elle lui loue les qualités depuis quelques semaines, avec cette objectivité aveugle que confère l’amour.

– Chouette, c’est une bonne nouvelle !

– Mais non, tu ne comprends rien, c’est une catastrophe !

Effectivement, Kadija ne comprend rien.

– Ça fait des semaines que je lui vante mon couscous végétarien.

– Tu t'es mise à la cuisine ?!?

– Arrête tes sarcasmes ! Je comptais aller chez Rachid, le traiteur au coin, mais ce connard est exceptionnellement fermé et il n'y en a aucun autre dans mon bled.

– Là, ma fille, t'es pas dans la merde... il ne te reste que deux solutions.

– Vas-y, accouche !

Un chat hystérique griffant un tableau noir eut émis un son plus doux.

– Un, tu annules...

– Jamais !

– Deux, tu cuisines.

– Putain de ta race, donne-moi l'option trois !

– Désolée sœurette, il n'y en a pas. Tout ce que je peux te proposer, c'est une option, genre deux bis.

– Explique !

– Tu vas cuisiner sous ma supervision, à distance.

– T'es complètement ouf ! Ça peut pas marcher.

– O.K., je te laisse, alors, la bise à Olivier.

– Non !

Le désespoir incarné en trois lettres !

– C'est bon, on essaye ça.

– On y va, prends un oignon et pèle-le...

La Baise

– J'y arrive pas !

Le corps d'Hugues s'affale, sa tête tombe sur la poitrine de Paul, ses épaules retenues par le creux des genoux pliés de celui-ci.

Son membre flasque traîne entre eux, dans ce qu'il aime appeler « la zone de jeu ».

La voix de Paul oscille entre étonnement, compréhension et taquinerie : « Pourtant au bar, ton intérêt se manifestait plutôt... durement. »

D'une main douce, il caresse la barbe d'Hugues qui s'exclame : « Bien sûr que tu me plais ! »

Hugues se retourne et s'étend sur le dos.

Son regard erre sur les moulures baroques du plafond, faiblement éclairées par le lustre en fer forgé.

Sans autre mouvement que celui des lèvres, il ajoute : « c'est à cause du Wi-Fi. »

– À cause du Wi-Fi ? Je ne vois pas le rapport.

La main de Paul caresse le voile poilu de son torse.

– Il est en panne et donc impossible de mettre un porno sur la TV, et sans porno, impossible de bander.

Paul éclate de rire.

– Retourne-toi, on va changer les rôles, ça va aller !

Tamara Frunza

Un vent corsé rejoint ma métamorphose

Moto

«Dans la nature, rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme», citation apocryphe d'Antoine Lavoisier qui visualise la conservation de masses lors d'un changement d'état de la matière.

Depuis ma tendre adolescence, j'ai rêvé d'errer librement entre les collines, les vallées, de visualiser la terre et ses formes, de toucher les astres et l'impossible, de déplacer les montagnes.

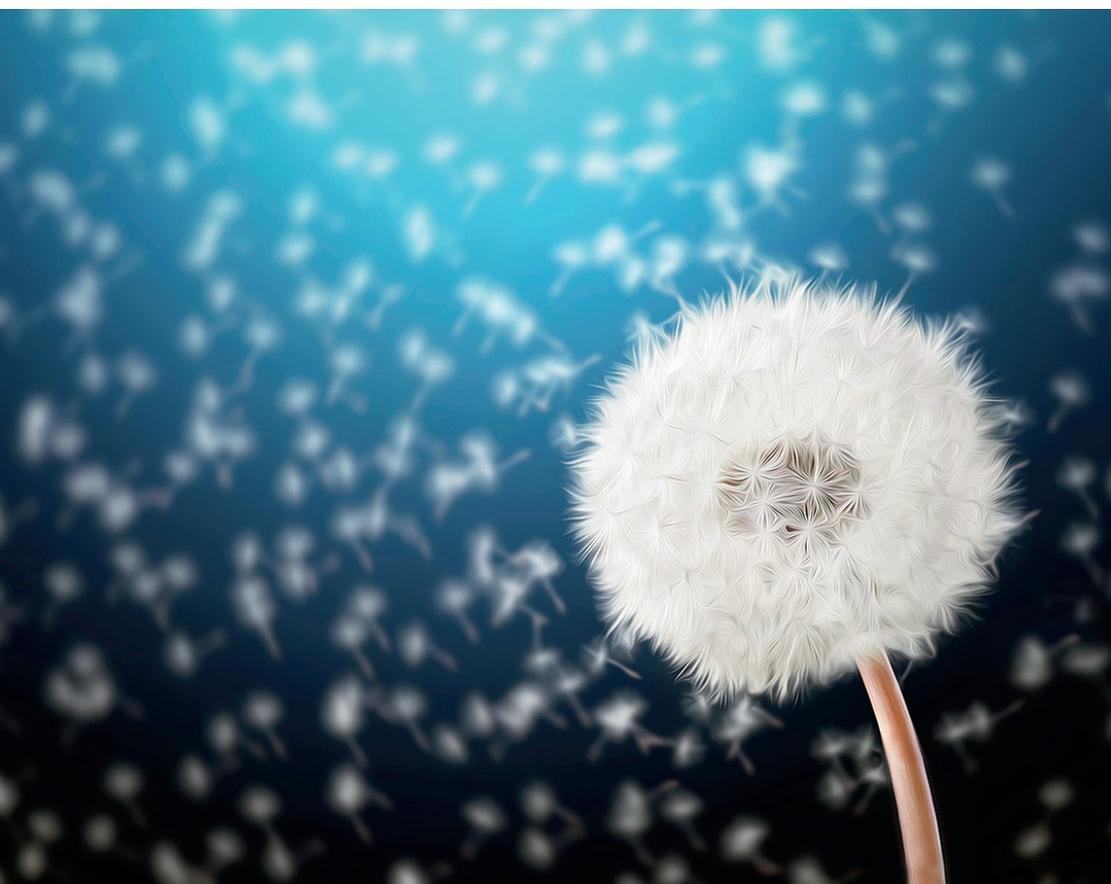
Ma colombe rassurait mes vœux de cette libération imaginée pendant son survol au-dessus de mers agitées et leurs vagues d'un inimitable langage depuis la nuit des temps.

Je découvrais, sur les plages, de l'écume, des traces des passages d'une autre existence. Celle de mon enfance, d'une jeunesse particulière sur des landes de mon pays lointain, la Roumanie.

Les balades dénouaient mes souvenirs en escalades troublantes et renforçaient mes sentiments d'aller de l'avant, vers une vie en modules et modelée sur cette traversée qui m'a transformée sans équivoque.

Aujourd'hui cette métamorphose me transpose dans un monde meilleur, aspirant toujours à conquérir de nouvelles valeurs qui nourrissent mon univers intérieur, incessant et inouï parcours.

Le ciel est souvent un témoin fidèle face aux événements miroités sans égal.



Mon audace présente me permet d'explorer un univers inconnu dans notre monde actuel de l'imprévisible. Je continue à découvrir les nouvelles facettes de la vie de terriens sous une bataille de nuages — et la lueur des anges. Subitement, je pointe le regard là où le ciel fait un avec la terre. J'oriente mon errance de circonstance vers le chemin prometteur de mes rêves d'espérance, vers le changement d'une vie, et je chasse les soucis.

Je tente avidement une belle métamorphose, rejoindre une myriade d'étoiles scintillantes, jaillissantes, un monde à part. Quelques moments me suffissent pour arriver à conquérir d'autres landes, à décrypter les traces d'un vieux parcours de vie. Je sors avec allégresse de mon histoire de vie et je tourne les pages. Un vent sorcier me réveille les nuits et je cogite. Entre des phrases et à la flamme d'une bougie, je module une narration, je remonte mes tentacules comme les chats quand ils s'accrochent à la gouttière, en évocation d'une plaine de mystères, difficile à dissimuler.

J'avais le souvenir que j'aimais fréquenter l'école, je lisais mes auteurs préférés dans des bouquins, m'intéressant sans égal. J'ai adopté Lavoisier, suivi d'Apollinaire, je n'ai jamais oublié de les partager avec mes amis, avec mon père poète et sociologue à l'époque.

Les étapes de la vie se sont écoulées avec des oui et des non aussi.

Sur les bancs de l'école, on apprenait les valeurs sous leurs formes diversifiées.

La société nous obligeant à rester droit dans nos chaussures, nous devons respecter la loi du totalitarisme à une époque raide, appartenant à une dictature entourée des rideaux de fer.

Car au nom du « tous pour tous », mon étonnement était flagrant, présent, et le Dieu était aux abonnés absents. Dans les Carpates, son nom était calciné en secret.

Le Mythe atteignait l'apogée, la dictature installée peu après la seconde guerre ne pardonnait personne. Tous allaient côtoyer l'inégalité.

Le système communiste fleurissait comme le tournesol dans des champs étroits. Nous espérions sans cesse, moi autant que mes proches, un changement des courants qui pouvaient nous faire croire au déplacement des montagnes, acheminant un miracle en attente.

Nous faisons de nos rêves corsés un monde imaginaire du Père Noël, car la vérité était dédoublée à nos yeux d'une fastidieuse innocence.

En grandissant, j'ai appris à prier pendant mes vacances au village, à la campagne.

La malchance que le Dieu ne sortirait jamais de son cachot.

Interdit de parler de son existence dans les classes de l'école, là où nous passions la plupart de notre temps, je voulais confier mes sentiments les plus chers, prier le ciel.

Je le faisais quand même auprès de mes tantes et de mes cousins, là où on ne nous observait pas au premier regard, dans un grenier bondé de foin, et je me sentais à l'abri en serrant contre mon cœur précieusement le secret de la sainteté. Une fois les vacances terminées, j'espérais ardemment pouvoir changer le présent, mais sans succès.

Il fallait se dévouer dans nos classes devant l'emblème du pays, devant le président, et l'apprécier sans la foi, lui faire les éloges d'un héros national, Ceausescu, dénommé le mauvais génie des Carpates. Le réalisateur Andrei Ujica a présenté une trilogie sur

la fin du communisme à Cannes, un film distancié sur le dictateur.

Où étaient-ils cachés, ces anges ? Effrayés de l'impardonnable réalité glaciale ?

Des émotions profondes transformaient mes pensées au jour le jour.

Les oreilles de l'état dictatorial étaient sourdes en apparence et trahissaient nos âmes devant les portes scellées. La discipline était enferrée, militarisée au rythme des pas indifférenciés en marche cadencée.

Plus tard, sur l'échelle sociale, les mouvements de dissidents politiques ont essayé de se faire reconnaître, en vain, à leur détriment.

Où se trouvait la bonne marche pour faire les pas en avant ?

Des années ont sédimenté la peur. Le traumatisme psychologique de l'humanité est resté encore un blocage d'un temps précédent.

Oh, cette pauvre métamorphose !!

Jean-Paul Mathelot

Un retour

De son Afrique natale, Imany était arrivée à Liège, elle avait 18 ans. Un oncle y vivait depuis une dizaine d'années. Elle avait comme ambition de devenir sage-femme.

Je ne l'ai connue que bien après son débarquement en Belgique. Elle venait d'être diplômée. Elle avait alors 22 ans. Rencontrée par hasard, lors des festivités du 15 août en Outremeuse. Je l'ai accostée. J'avais été frappé par son allure. On aurait dit une vénus... version Black.

Nous nous sommes revus régulièrement. À l'époque, elle était toujours fringuée de nylon, de rayonne, de polyester, d'élasthanne et autres pétroleuses matières.

« *Un quart de siècle!* » a-t-elle clamé lors de sa soirée d'annif. En lui faisant la bise, je lui ai dit : « *Imany, chouette ta robe.* » Elle m'a répondu : « *c'est du pur coton vierge.* » C'était en mai. Imany est Gémeaux, comme moi. Caméléonesque, quoi. Je ne la savais pas attachée à cette fibre naturelle.

Pour moi, ce petit changement cotonneux constaté était tout aussi insignifiant qu'un grain de sel ajouté dans ma soupe. Je devais être tel un biscuit dans sa boîte métallique : amorphe, léthargique, pour ne rien avoir vu ni perçu.



Les grandes vacances, la rentrée. Les feuilles qui tombent. Il a fallu attendre les premiers frimas pour que je la revoie. Le chauffage venait d'être allumé, chez moi en tout cas. Elle m'avait invité pour que nous nous racontions nos dernières pérégrinations à travers les pays, les livres, les spectacles.

J'étais dans son appart. Ma montre-compass-altimètre-podomètre-thermomètre indiquait 16 degrés. Cette fois, c'était flagrant.

- *Eh, Imany, t'as pas payé ta facture d'énergie ?* Elle me rétorqua : « *non je réduis, je réduis* », en me proposant un gros pull en laine, susceptible d'augmenter de quelques degrés mon poêle intérieur.

- O.K., tu réduis, mais quoi, quand ?

- TOUT, TOUJOURS, me jeta-t-elle à la figure. C'est Julia, qui m'a fait découvrir « *Changer le monde* » de Jean-Marc Jancovici sur la décroissance.

Après, à chaque fois que je l'ai rencontrée, il y avait quelque chose en moins. En moins par rapport à mon propre univers technonumérique. Cela a été des bougies pour s'éclairer. Des vêtements de seconde main, toujours en fibres naturelles, bien sûr. Puis de la nourriture exclusivement locale. L'élimination de tout emballage. L'hypertri de ses maigrichons déchets. La suppression de la TV et de la radio. Je vous passe tous les retournements à 180 degrés. Allez, un petit dernier : elle vit désormais uniquement à l'heure du soleil. Au placard, les montres et autres instruments régulateurs, imposteurs du temps.

Bref, Imany était devenue une accro de la décroissance. Fini d'extraire un maximum de notre environnement, de produire un maximum et de transformer un maximum. Aux oubliettes, le mode de vie anéantisiteur de la planète. Pour elle, il fallait écrire partout, en lettres rouges : **fin juillet, vous avez déjà épuisé toutes les ressources de la terre pour le reste de l'année.**

Je me souviens aussi d'une de ses phrases chocs : « *nous ne*

sommes même pas capables de choisir correctement notre avenir. Nous laissons perdre ce que les anciens ont fait de bon. Et conservons ce qu'ils ont fait de mauvais. »

Le temps filait. Quelques mois se sont écoulés. A chacun sa vie. Un jour, je l'ai appelée. Personne. Encore personne. Je me suis inquiété. J'ai contacté Julia, sa meilleure amie, celle qui lui a fourgué « *Changer le monde* »

— *Imany nous a quittés*, m'a-t-elle répondu.

— *Quoi !*

— *Oui*, et Julia de préciser, *elle a tout lâché, elle en avait marre d'assassiner à petit feu la planète. Destination le Togo. Elle est retournée dans sa famille, là où ses grands-parents et ses parents vivent encore. Dans un village où l'on puise l'eau sans la gaspiller, où l'on vit avec le soleil, sans se préoccuper de la fée électricité produite par le dragon nucléaire.*

Je me suis alors dit que, là où Imany vit maintenant, c'est avec beaucoup de gestes que NOUS avons oubliés, délaissés, négligés, abandonnés. À tort.

Et je me suis posé ces questions :

Aurais-je, moi, le courage de mettre, par exemple, mon mobile en stand-by ?

Aurais-je le cran, les tripes, d'abandonner toutes mes habitudes actuelles enchainantes, compétitives, chronophages, inopportunes, exclusives, solitaires, angoissantes, cloisonnantes, dangereuses, inutiles ?

Aurais-je, moi, le courage de prendre la porte de sortie pour entrer dans de nouvelles sources de bien-être ?

Aurais-je, moi, le courage de franchir un nouveau espace où j'irais, moi-même, et totalement, façonner ma propre vie ?

Cayetana Carrión

Mildiou

Il y a 84 ans

- Est-ce que toi aussi tu as plein de mites chez toi ?
- Oui, partout ! Ça se met partout ! C'est un truc de ouf ! Mais depuis que j'ai mis plein de pièges, ça va mieux.

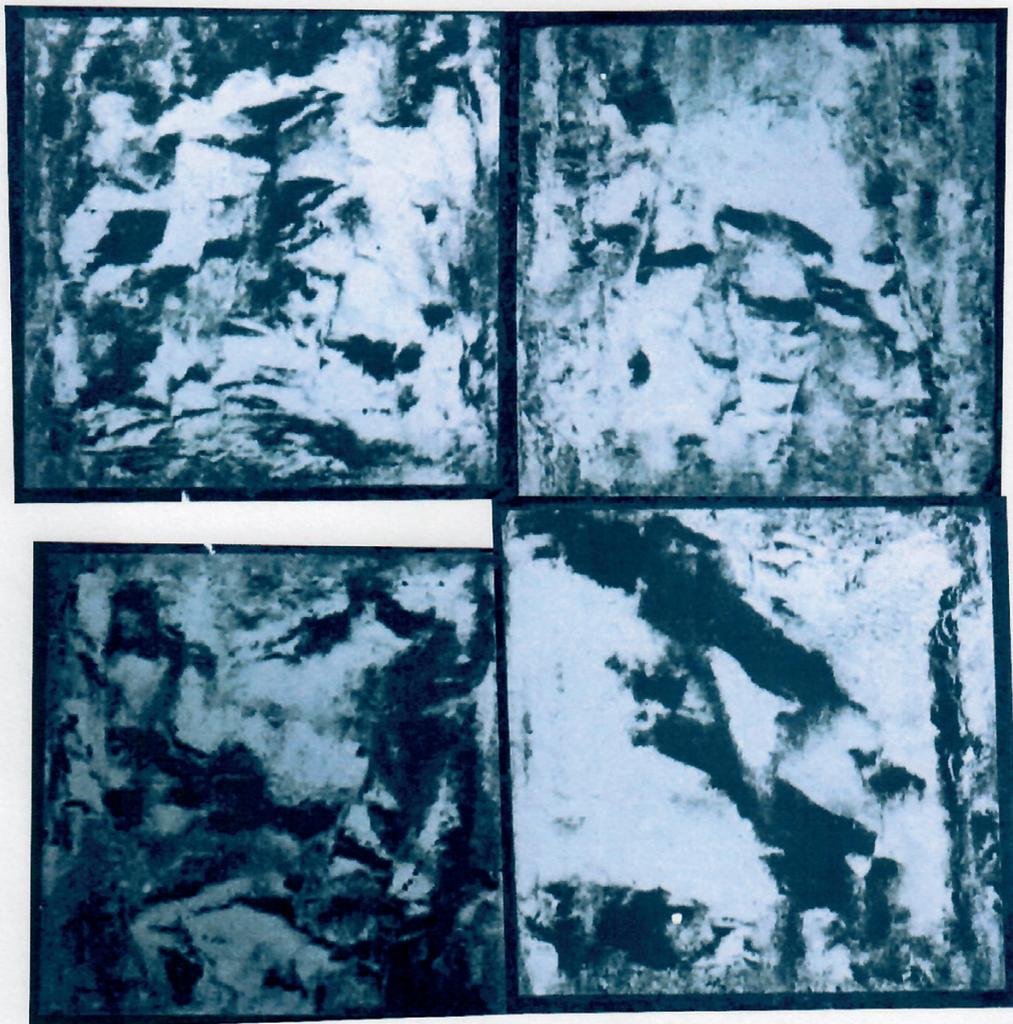
Il y a 82 ans

- Est-ce que tu ne trouves pas qu'il y a plein de guêpes, cet été ?
- Oui, c'est vrai, dans mon jardin aussi.
- Hé bien, j'ai trouvé une raquette électrique pour les tuer.
- Ah bon ? Tu ne trouves pas cela un peu sinistre ?
- Oui, enfin, je ne sais pas... que veux-tu, elles sont attirées par la viande, les boissons, et elles nous tournent autour sans arrêt.

Il y a 60 ans

- Est-ce que tu ne trouves pas qu'il y a de plus en plus de moustiques ?
- Oui ! Le tigre est d'ailleurs parmi nous...
- Le tigre ?

Les tigres se sont éteints depuis quelques années déjà. Seules les images et les textes nous rappellent le souvenir de leur noble allure, leur majestueuse marche, leur somptueux pelage et leur nom à la fois associé au danger et aux rêves fantastiques. Par cet étrange phénomène de la transformation par adaptation, des moustiques rayés, aussi dangereux que des tigres, ont fait



leur apparition sur la Terre. Et comme tant d'autres insectes, ont proliféré. Monstrueusement. Comme dans un cauchemar.

B. Whale, journaliste

* * *

Aujourd'hui

Il y a des jours où je suis si ému·e de voir tant de beauté autour de moi... Mais jamais avec l'intensité d'aujourd'hui, ce grand moment de liberté où pour la première fois je peux admirer le bleu profond qui m'entoure. C'est si beau... un véritable bijou. Quelle sensation d'immensité et de plénitude ! Comme si le monde entier m'appartenait... nous appartenait, enfin !

- Mildiou ! Tu as l'eau ?

Zut. J'allais presque oublier la récolte de l'eau. Je dois me tenir prêt·e pour les grandes chutes du liquide précieux qui tombent dès que la mécanique s'enclenche. Nous avons réussi, au fil du temps, à les prédire avec un certain degré de précision.

- Pas encore ! J'attends que la source se réveille...

C'est le début de la soirée. Comme d'habitude, Calixte León allume la petite radio posée contre la minuscule fenêtre de sa petite salle de bains.

« ...liens de manifestants sont sortis dans les rues pour protester contre la nouvelle hausse des températures. Le cours des prix de l'eau ne cessent eux aussi d'augmenter. Les spéculations vont bon train à cause de la raréfaction de l'approvisionnement en eau, affectant le stockage... »

Il se déshabille lentement devant le miroir. Il observe sa musculature encore vitale couverte d'une peau vieillissante, crevassée par l'invariable manipulation de produits biochimiques nécessaires aux purges de bestioles. Puis, dans un élan de coquetterie, il se met de profil et gonfle son bras droit. Il se remet de face, approche son visage du miroir, passe la main sur sa barbe de plusieurs jours... Mmm, pas trop mal... Un petit insecte se pose sur son épaule droite. Il l'écrase d'un rapide et violent coup de main.

- Saloperie de bestiole ! chuchote-t-il, crâneur, à son double de l'autre côté du miroir.

« ... ccès à l'eau comme un droit humain et social de base aurait entraîné des obligations trop contraignantes pour la liberté des acteurs privés, en particulier les multinationales, nous expliquait hier l'économiste et hydro-ingénieur Romeo Guillén. C'est pourquoi dans son nouveau plan eau... »

Il ouvre péniblement le robinet de la douche dans l'espoir de recevoir quelques gouttes de fraîcheur sur sa peau tannée par la chaleur et la poussière qui s'y est accumulée. « Je n'ai pas envie de dormir avec la sensation de porter toute la crasse et la misère du monde », se dit-il.

L'eau est fortement rationnée depuis que les montagnes ont été complètement vidées et que les cours d'eau se sont asséchés à

cause de la hausse des températures. Il ne reste plus que l'eau de mer. Mais la désalinisation est compliquée et les conflits qui éclatent partout, mêlant êtres humains et autres qu'humains, empêchent leur cheminement jusqu'à bon port. C'est le grand dessèchement, annoncé depuis près d'un siècle. La concurrence avec les humains et autres qu'humains est rude.

Aucune goutte ne tombe.

- Mince, j'oubliais !

Calixte sort de la douche, entoure le bas de son corps avec une serviette, éteint la lumière et se rend à la cuisine pour chercher un bol en métal afin de recueillir l'eau, même usée. Il fallait éviter tout gaspillage, mais surtout empêcher que le précieux liquide ne se perde dans les égouts. Une légende urbaine raconte qu'ils sont infestés de milliers de millions de bestioles qui n'attendent qu'une chose : que tout saute pour conquérir le monde et s'imposer en nouveaux maîtres.

De retour à la salle de bains, Calixte rallume la lumière. Il passe rapidement en revue les murs et le plafond. Il raccroche la serviette, pousse le rideau en plastique, et pose le bol en métal sur le sol de la douche. Il ouvre le robinet. Il attend.

**- Mildiou ! Reviens tout de suite !... le soleil est allumé !
C'est dangereux, tu le sais !**

D'abord quelques gouttes froides, puis un mince filet argenté s'écoule enfin. Calixte esquisse un sourire de bonheur et de soulagement. Il avait une « date » prévue pour ce soir même, enfin, après tant de mois ! « Un rancard, on dit un rancard ! »...

la voix de sa mère, désormais défunte, s'immisça dans ses pensées et retentit comme une alerte, comme un rappel que certaines transformations peuvent créer des malentendus et tout bouleverser.

Par habitude, Calixte lève les yeux et scrute minutieusement les murs carrelés de la douche. Non, à première vue, aucune bestiole ne voltige dans la minuscule salle de bains.

Ces passages du jour et de la nuit sont plutôt brusques. On ne sait jamais vraiment quand ils vont arriver. Avant, ce n'était pas comme ça, paraît-il. Mes parents, mes grands-parents, les arrière-grands-parents et ainsi de suite, tous et toutes, racontent qu'il y eut un temps d'abondance où aucune génération ne manquait de rien. L'eau, les aliments, l'espace, la lumière... la terre se donnait généreusement, comme un jardin infini et il y en avait pour tout le monde. Nous étions nombreux·ses et varié·e·s, et même si la vie en communauté n'était pas toujours simple, nous étions uni·e·s face aux géants.

- Mildiou, tu es où ? Reviens, s'il te plaît !
- L'eau est là !
- Reviens, c'est trop risqué ! On fera après...
- Après, ce sera le même topo...

« ...nstruit un jardin. Tout fonctionne. C'est la meilleure combinaison de liberté, de prospérité économique et de cohésion sociale que nous ayons pu construire. Mais face à cet éden, la plupart du reste du monde est une jungle, et la jungle pourrait envahir le reste du jardin. Par conséquent, les jardiniers doivent aller dans la jungle. Nous devons être beaucoup plus engagés avec le reste

du monde. Sinon, le reste du monde nous envahira, de différentes manières et par différents moyens... »

Semi-attentif au discours qui s'écoule de la radio, Calixte observe le mince filet d'eau ruisseler comme de petites larmes de tristesse sur sa peau embrunie par le soleil et la poussière. Il était pourtant mieux loti que bien d'autres. Il avait le privilège du filet d'eau que chaque être vivant se disputait à mort depuis les grands bouleversements.

Il répète dans son for intérieur : « la plupart du monde est une jungle. Et la jungle est en train d'envahir notre beau jardin. Par conséquent, il est indispensable d'agir. »

Depuis quelques années, la jungle annoncée avait commencé à grignoter sauvagement Sriw, la ville la plus intelligente du monde. Affranchie de l'imparfaite condition des êtres humains, Sriw s'était érigée en éden rêvé pour une humanité inquiète de ses propres fragilités et de sa grande vulnérabilité face aux facteurs naturels et climatiques qu'elle n'a jamais su maîtriser. Mais Sriw avait son talon d'Achille : les bestioles. Microscopiques ou invisibles, elles représentaient le désordre, l'inattendu, l'imprévisible, le bizarre, le différent. Elles incarnaient les grands bouleversements et menaçaient de corrompre l'environnement, de contaminer nos corps, d'envahir nos espaces et de mettre à mal notre sécurité. Elles menaçaient de détruire notre règne si patiemment construit depuis des millénaires et de confisquer notre pouvoir. Elles voulaient nous remplacer. Nous soupçonnions un acte de vengeance motivé par leur sentiment d'impuissance face à notre toute puissance. Car nous avons trouvé de quoi les éloigner et les empêcher de nous envahir.

L'eau est là ! Bestex, appelle les autres et ramène-toi ! Grouille, bordel !

Tous les membres de ma grande famille avaient été de magnifiques bâtisseurs, à la fois novateur·trice·s, technicien·ne·s hautement qualifié·e·s et grand·e·s esthètes. Iels puisaient dans la nature les plus belles matières pour construire nos habitations qui s'étendirent en villages qui eux-mêmes devinrent des villes immenses grouillantes de vie.

Mais tout ça fut détruit. Nous ne savons pas encore si ce fut par jalousie, par crainte de perdre des territoires ou pour une question de pouvoir, ou peut-être tout ensemble. Sous prétexte d'hygiène et de sécurité, ils pulvérisèrent du poison dans nos demeures et dans nos garde-manger. Sans prévenir, sans crier gare. Nous fûmes inlassablement chassé·e·s, persécuté·e·s, anéanti·e·s, et fûmes obligé·e·s de nous réfugier dans les lézardes des murs, de nous cacher dans des mondes souterrains. Ce n'était pas notre nature. Et pourtant, nous avons dû vivre ainsi pendant des générations, privé·e·s de presque tout. Mais nous avons pu nous adapter grâce à nos métamorphoses et à notre très petite taille.

Nous avons tout fait pour éradiquer les bestioles de notre quotidien : de nombreux produits issus de la bio-ingénierie avaient été mis à notre disposition pour en finir avec les bestioles et leur jungle. Nos lieux de vie, nos corps, nos aliments, l'air que nous respirions et nos beaux jardins botaniques avaient été radicalement libérés du fléau qui nous contaminait. Nous les avons vaincues et plusieurs générations avaient vécu sans les avoir jamais vues. Pourtant, depuis quelque temps, elles semblaient être réapparues sans que

nous sachions exactement pourquoi ni comment. L'idée de leur possible présence provoquait terreur, dégoût et rejet.

Calixte se frotte le corps, frénétiquement. La crasse ne part pas facilement. Des journées entières de travail dans les usines de Sriw avaient couvert son corps d'une croûte de poison caustique qui ronge sa peau. Alors qu'il pense à son rancard, qu'il se dit qu'il pourra enfin être présentable — mais comment cacher cette peau qui s'abîme ? — l'image d'une nuée de bestioles le surprend et le prend à la gorge. Il a la sensation de s'étouffer. C'est l'abondance de l'eau qui coule, plus chaude que d'habitude, qui le sort de son fugace cauchemar. Un miracle qui enveloppe la salle de bains d'un voile nuageux plein de mystères.

- **Le brouillard tombe, s'exclame Bestex en tendant les mains.**
- **Tant mieux, susurre Tyto à mon oreille. Ce sera plus discret. Nous avons une chance.**

La lumière du soleil nous permet de bien viser la source d'eau qui s'écoule. C'est dangereux mais ça vaut le coup... et puis c'est indispensable. Nous avons besoin du précieux breuvage.

Je remarque mes fidèles compagnes qui s'effacent derrière le voile blanc. Je n'avais jamais vu de nuage ni de brume. J'étais subjugué-e par tant de poésie. Le monde extérieur est éblouissant.

- **Les seaux ! crie Bestex. La source est de plus en plus puissante ! Vite, Oïde, Tyto, Mildiou ! C'est maintenant !**

Sous la douche, l'eau devient de plus en plus chaude. Il faut en profiter car il n'y a aucune certitude pour l'après. Elle tombe bruyamment dans le récipient métallique comme une étrange percussion. Le brouillard commence à s'épaissir et à voiler les carreaux bleus de la douche. Calixte observe sa peau dont les imperfections semblent s'être atténuées. Seraient-ce les bienfaits de l'eau ? Il se rappelle un très vieux conte où il est question d'une fontaine de jouvence qui purifie et régénère les corps. C'est sa grand-mère, Juana Ponce de León, qui lui raconta cette histoire. Mais d'où sortait-elle ces étranges récits, se dit-il. L'eau semble raviver des souvenirs et assainir le regard.

Soudain, il aperçoit un petit point noir virevolter au milieu du nuage blanc. Puis un deuxième, et un troisième... Calixte s'arrête de bouger. Il tend le bras vers le robinet et le ferme en laissant s'échapper un petit cri aigu. La crasse... Les maudites bestioles, murmure-t-il.

« ... et que la jungle n'aura pas raison de nous ni de Sriw ! Soyez attentifs ! L'ennemi se cache parfois dans le détail et... »

La source s'est tarie. Alors que nous sommes chargé-e-s de seaux, quelque chose d'immense s'approche de nous. La chose devient de plus en plus grosse et de plus en plus menaçante. C'est à ça que ressemble l'ombre de la mort ?

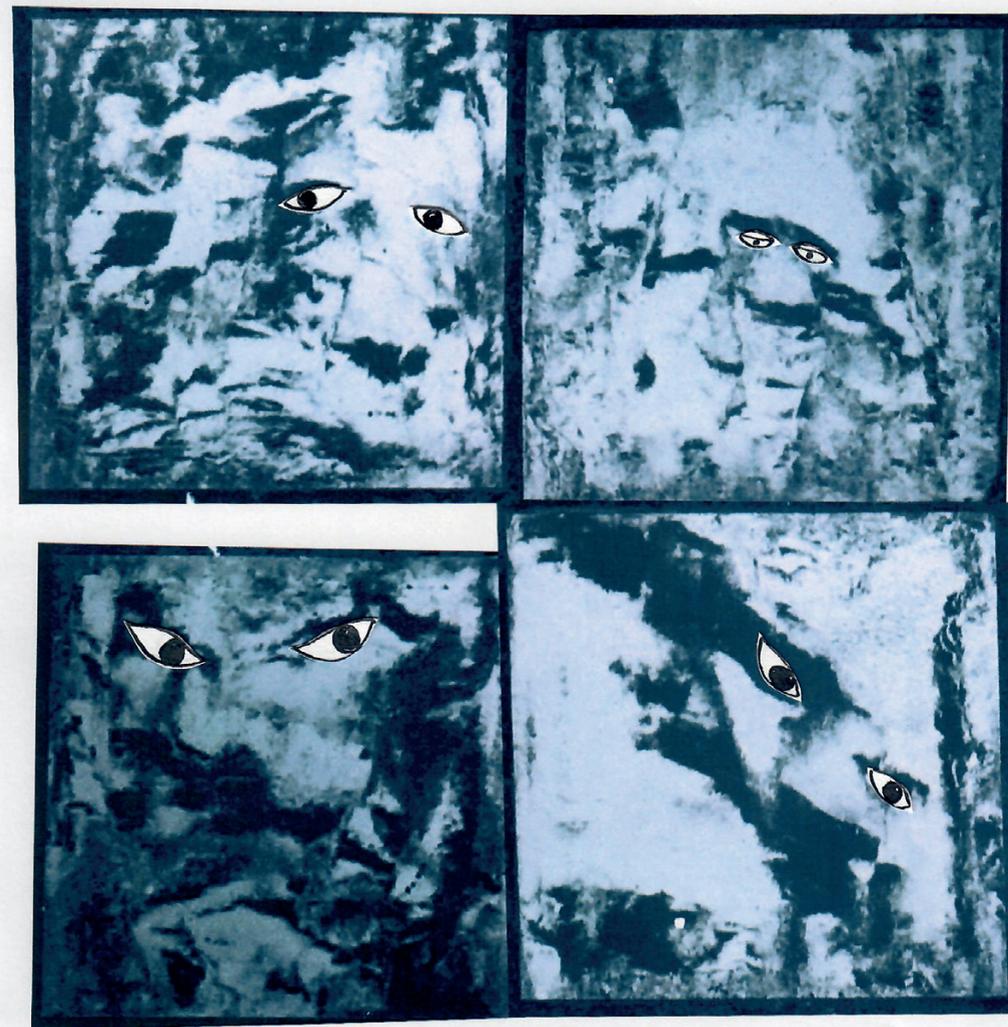
- **Rentrez ! Il n'y a pas une seconde à perdre !**
- **Je ne vois rien, Bestex... le seau...**
- **Laisse tomber le seau, Mildiou ! Vite, vite, c'est par ici ! Tyto, Oïde, grouillez-vous !**
- **Tu es où Bestex ? Bestex ? Bestex ! Noooon !**

Habillé-e d'un manteau de rage, je raconte la tragédie à mes frères et soeurs. Maistre Moniliae annonce qu'il est l'heure de combattre la jungle et de rétablir l'ordre. Nous sommes désormais équipé-e-s pour la lutte armée, la révolution ! Cela fait des générations que nous nous préparons à reprendre notre place.

Calixte les avait tuées toutes. Il les avait écrasées l'une après l'autre contre le carrelage bleu ciel de sa salle de bains, laissant l'empreinte de son geste tortionnaire. Il la regarde fixement, sidéré, avec la sensation d'un retour en arrière. Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus tué comme cela. Les bestioles, cette vermine intarissable, constituent toujours une menace. Le maintien d'un climat de conflit est justifié. Il ouvre à nouveau le robinet pour effacer la trace. Puis, traversé une fraction de secondes par une dizaine de poules qui s'agitent sous sa chair, il s'asperge à nouveau d'eau pour se purifier. Il ferme les yeux. Les poules ont disparu. Il est soulagé de sentir à nouveau l'eau tiède tomber à nouveau. Tant pis s'il a dépassé le temps de douche imparti à chaque citoyen.

Quand il eut terminé, il ouvre les yeux. Il se retourne et prend la serviette accrochée au mur de la salle de bains. Il s'y enveloppe, comme pour donner un peu de répit à ce corps qui attend d'être caressé par une main humaine, probablement aussi écorchée que sa propre peau. Doucement, il sèche ses bras, puis son torse, et pour terminer ses jambes. Puis, il s'accroupit pour reprendre le récipient en métal posé sur le sol carrelé.

En se relevant, il balaye de son regard imperméable le mur bleu ciel de la douche... Il découvre avec effroi qu'il est entièrement colonisé par une nuée de bestioles.



Yvette Beublet

Évolution

Chapitre 1

De son bureau au vingt-quatrième étage, Ursule domine la ville. Au sein de l'entreprise, elle occupe un poste de direction. La robe en fin lainage noir souligne sa silhouette. Un collier de perles scintille sur sa poitrine. Elle est invitée à la réception en l'honneur d'édiles politiques. Y sera, Marcel Durand, président d'un parti, peu importe la tendance. Son discours conquérant, sa stature de bête publique attirent Ursule, accaparent ses pensées. Ce soir, il sera à elle.

Les salons de l'hôtel bruissent. Dans la main d'Ursule, la flute pétille. Dans le fond de la salle, Marcel Durand parle à une jeune femme décolorée au décolleté avantageux. La progression vers lui est difficile. Ursule est interceptée, doit sourire, écouter, deviser. Son PDG, Emile Leroi, approche le politicien. En quelques mots d'excuse, Ursule s'éclipse, rejoint sa cible. Son directeur la présente. Marcel Durand lui tend une main distraite, retourne à la conversation. Les deux hommes n'ont d'yeux que pour la blonde. Elle n'a pas que des avantages physiques, elle les fait rire. Les interventions d'Ursule tombent à plat. Son patron se détourne vers d'autres invités, Marcel Durand emmène sa conquête. La migraine gagne Ursule.

Chapitre 2

Le réveil perce les tympans d'Ursule. Sa main s'abat sur le « perturbateur ». Elle a la bouche pâteuse. Une douche froide pour affronter la journée qui s'annonce chargée. Le deux-pièces



mandarine rehausse son teint. Elle souligne de traits noirs les paupières, de parfum le cou, les poignets.

Derrière les vitres de la salle de réunion se profilent les tours de verre et d'acier. Seule femme, à part la secrétaire, Ursule salue l'assistance. Son tailleur tranche sur les complets sombres, elle s'assied. En face d'elle, un nouveau venu. Le PDG le présente : « Antoine Grignan qui renforcera le département "Recherche" ». Elle le toise, il lui renvoie un sourire de requin. Ursule a d'autres chats à fouetter. Elle actionne le projecteur, fait défiler les slides sur l'écran. D'une voix claire, les commente. Les regards sont attentifs. Son projet est solide. Elle se tourne vers l'assemblée.

— Des questions ?

Le jeune homme lève un doigt, souligne quelques lacunes. Ursule répond du tac au tac. Le public suit les échanges, interroge. Le sang bat dans la veine du front d'Ursule. Le loup s'est introduit dans la bergerie.

Chapitre 3

Aujourd'hui, Ursule présente un nouveau projet. Tout est prêt, l'écran, le projecteur, ses documents. Autour de la table de réunion, les chaises se remplissent. Le ciel est bleu, le tailleur d'Ursule aussi. Il tranche sur les costumes gris. Elle sourit à l'assemblée. À côté du PDG Emile Leroi, Antoine Grignan lui fait un clin d'œil, elle l'ignore. Elle n'a pas eu besoin de ses services. Sur l'écran, son projet défile en images 3D. La salle est attentive. La présentation terminée, Antoine Grignan lève le bras.

— Très belle démonstration, mais elle comporte quelques hiatus.

Emile Leroi se tourne vers lui :

— Lesquels ?

— La pratique ne pourra suivre la théorie. Je m'explique.

Antoine Grignan énumère ce qui, à ses yeux, ne pourrait être réalisé. Ursule contre-argumente, d'autres personnes interviennent. Au bout d'un moment, le patron se lève, referme son veston fait sur mesure, déclare, avant de quitter la pièce :

— Très bien. Antoine secondera Ursule, afin de l'aider à rendre le projet viable.

Le cou d'Ursule rougit. Elle rassemble le matériel, sort sans un regard pour Antoine.

Chapitre 4

Ursule porte un tailleur outremer sur un chemisier clair. Sur la table, un service à café, un assortiment de biscuits. Elle accueille un grossiste important pour son projet.

— Chère madame, il semblerait qu'il y ait quelques problèmes.

— Quels problèmes ?

— De mauvaises décisions de votre part qui nous portent préjudice.

— Quelles décisions ?

— Des actions contradictoires que votre confrère, Antoine Grignan, nous assure pouvoir régler.

Une mèche de cheveux cache le visage d'Ursule. Submergée de travail, pour prévenir les confrontations, elle a survolé, signé des commandes présentées par Antoine. Les fournisseurs s'adressent directement à Antoine. Lors des réunions, il prend plus de place, tient des conciliabules devant la machine à café. Plus les collègues d'Ursule l'évitent, plus elle les affronte. Le ton monte, les portes claquent. Le patron la convoque.

— Vous êtes arrivée à votre niveau d'incompétence. Nous devons nous séparer.

Des nuages sombres enveloppent les hautes tours dont les fenêtres vrillent de mille regards. Ursule dépose dans la caisse le taille-crayon automatique, cadeau des collègues du temps de la splendeur. Elle quitte son fief investi par un nouveau roitelet. Une pluie drue l'accompagne jusqu'à son appartement. Sans allumer, Ursule fait valser ses escarpins vernis. Trempée, elle s'écroule dans le divan. L'obscurité l'enserme.

Chapitre 5

Le quartier sent le chou trop cuit, la graisse rance. La pluie s'insinue, ramollit les cartons de bananes remplis des quelques possessions d'Ursule. Le garni mansardé donne sur un mur aveugle. Ursule le fixe, raide, en jeans et sweat-shirt noir. Le jour s'assombrit.

Avec les primes de départ, elle a vécu sur un grand pied, voyagé, confiante dans une embauche rapide. Mais rien n'est venu du même niveau que le précédent emploi, ou des prétentions étaient trop élevées. Les jeunes loups étaient moins chers. Il n'était pas question d'un travail subalterne. Pour suivre le rythme, elle a vendu, au gré des factures, des bibelots, des tableaux, puis ses bijoux, et puis, et puis... Les « amis » ont déserté.

Moue dédaigneuse de l'huissier quand il a fait le tour de l'appartement où il ne restait qu'une table, une chaise de cuisine et un matelas à même le sol. Le syndic, en redressant sa cravate, lui a signifié la résiliation du bail pour cause de non-paiement de loyers. L'électricité et l'eau seraient coupées.

Tentation de l'alcool. La poudre fait peur. Ursule s'écroule sur le linoléum usé, la vanne des larmes se rompt.

Chapitre 6

Le gardien cogne la vitre de la voiture d'Ursule. Le macadam du parking désert luit des quelques réverbères.

— Vous ne pouvez pas rester là.

Ursule dégage le manteau de fourrure qui la couvre, le pose sur le siège passager. L'habitable est encombré de ballots. Ses dernières possessions. La vente de la pelisse servira à remplir le réservoir. Combien de temps la voiture ? Ses vêtements fripés ne lui permettent plus de solliciter un emploi de cadre. Trop arrogante, les petits boulots se sont défilés.

— On fait la queue comme tout le monde !

Un barbu hirsute repousse Ursule. Quelques rires gras. Une fine bruine s'insinue par le cou, glace le dos d'Ursule. Elle piétine la terre molle de ses baskets éculées. L'argent de la voiture s'épuise, plus assez pour une chambre sordide. La file de traîne-misère se rapproche du comptoir. Odeur de chou, l'estomac d'Ursule tressaille. Deux femmes bénévoles s'affairent. Dans un fracas, une pile d'assiettes sales dégringole sur la plus jeune. Une entaille sur le front saigne abondamment. Ursule se précipite, presse une serviette sur la coupure. La jeune femme tourne de l'oeil. L'autre volontaire est submergée par le déchaînement des miséreux qui pillent les provisions. Devant les étagères où traînent quelques boîtes éventrées, elle pleure.

— Arrêtez de pleurnicher ! C'est quoi votre nom ? Francine, appelez plutôt les secours, il faudra recoudre la blessure de votre collègue.

Dans le hurlement de la sirène, Ursule accompagne jusqu'à l'hôpital Odette allongée dans l'ambulance, sous respirateur.

Chapitre 7

Le chauffage au gaz remédie à peine à l'humidité de la pièce, siège de l'association « Sans faim ». Ursule, dans une doudoune criarde, trie des denrées récoltées dans les conteneurs des supermarchés, les dons individuels disparates. Odette, un pansement sur le front, et Francine, en cache-poussières à fleurs mauves, s'affairent à les répertorier et en faire des colis.

— La bonbonne arrive à sa fin. Espérons qu'Ahmed nous en donne une autre.

Malgré son embonpoint, Hubert a fait une entrée discrète. Nouvelle recrue, sa bonne humeur surmonte toutes les embûches. Ursule, les poings sur les hanches :

— Il nous faut des soutiens plus substantiels. Ce n'est plus possible de travailler à la petite semaine. Je m'occupe de demandes de subventions.

Francine, les cheveux gris ramenés en couettes, tremblote du menton.

— On a déjà essayé.

— Je connais des gens.

Hubert part d'un rire tonitruant.

— Bravo Ursule, on compte sur toi.

Pour une bonne cause, elle saura solliciter ses anciens contacts. Elle se redresse, le regard brillant. Le marketing, elle connaît. Elle prendra tout en main.

Jean-Paul Mathelot

TransitionS

Cela fait maintenant 91 ans que j'habite dans la même commune de Lillois. J'y suis né. Je m'y suis marié avec Odette, qui habitait deux rues plus loin.

Ma commune, bourgade au XIXe siècle, est maintenant encerclée de voies rapides bitumineuses, habillée d'immeubles, transfigurée par un parc de cubes industriels et autres abris cachant des serveurs abreuvant nos périphériques informatiques.

Qu'ai-je fait durant ces décennies ? J'ai travaillé comme comptable aux Forges de Clabecq. Plus de 5300 travailleurs au milieu des années 70. Quand j'y ai commencé, c'était en 1955, j'avais 24 ans. Nous étions douze, mes collègues et moi, dans un grand bureau pour remplir d'interminables colonnes de registres. Cela a duré près de 40 ans. Quand j'ai pris ma pension en 1994, nous n'étions plus que deux. Le volcan informatique avait recouvert nos espaces et mobiliers administratifs de ses cendres productivistes. Un an plus tard, la mise à mort de *ma* boîte était prononcée. Transits !

Transits ! Tous, nous sommes en permanence en transit. Depuis le ventre de notre mère jusqu'à nos cendres dans une urne ou poussières sous la dalle du cimetière.

Transits fréquents, entre des lieux éphémères. Transits accompagnés de moult franchissements de barrières.

Je me souviens de tous les endroits que j'ai traversés : l'école

primaire et le collège (qui m'ont appris à compter les points), la haute école et ses théories, le déménagement de chez mes parents vers la maison achetée avec Odette, l'odeur de métal brûlé de mon bureau aux Forges, l'église (Odette tenait, envers et contre tout, à assister à la messe du dimanche), les trains (très souvent, Odette et moi voyagions vers la côte, au Coq, c'était comme si nous allions de l'autre côté de l'océan), les salles de spectacle (rarement, car Odette était plutôt casanière), et maintenant la maison de repos (où seuls les repas me sortent de léthargie). Ah, j'oubliais aussi le commissariat où je faisais de fréquents passages (j'avais comme passion la moto et mettais irrémédiablement dans un placard mes contredanses pour excès — grisants — de vitesse).

Viendra évidemment l'unique endroit où je serai définitivement transi d'immobilisme : le cimetière.

Arrière toute. J'avais 19 ans quand j'ai commencé mon graduat en compta. Cela a été fabuleux. J'ai eu l'impression de passer de l'autre côté du miroir, dans un autre univers, où tout allait être merveilleux. L'entrée était académique. J'en tremble encore. J'ai franchi un portail derrière lequel se trouvait une autre galaxie : celle du savoir.

Je me souviens aussi du jour de mon premier emploi (celui avant Clabecq). Quelle transition brutale avec le cocon des études. Mon diplôme sentait encore l'encre d'imprimerie. J'étais chaud comme un charbon brûlant, mais suis rapidement passé au stade de glaçon sibérien devant le caractère de geôlier de mon chef. Départ accéléré vers un horizon plus sympa. Le transit vers Clabecq n'a pas trainé. Le père d'Odette y

travaillait déjà comme contremaitre. Nouveaux collègues, nouveau patron. Après 9 mois, j'ai pris du grade. Mon premier exposé devant la direction. Bilan, synthèse, points sur la situation. En une heure, j'ai dû passer d'une démonstration à une autre. Lier entre elles les idées. Transitions sans péroraison, mais avec raison.

Aujourd'hui, je repense à ces week-ends passés au Coq avec Odette. Elle s'en est allée il y a 5 ans, emportée par les destructions causées à son corps par le tabac. Elle fumait comme une cheminée mal ramonée. Je me remémore ces heures restées avec elle sur la plage à contempler le ressac, l'aller et le retour pendulaire des marées, les couleurs changeantes et imprévisibles du flot.

Quelle formidable *alternance* de la mer. De l'eau en général : immuable, mais en même temps inconstante. Elle peut être une vague scélérate, torrent d'inondation, vapeur chaude d'un hammam, sorbet. Que de transitions nous offre-t-elle !

Au crépuscule de ma vie, un regret : j'aurais voulu être en mue perpétuelle, en conversion, en variation, en ajustement, en évolution. Cela ne s'est pas passé comme cela. J'aime pourtant dire aux jeunes que je rencontre : « Ne vous ancrez pas. Évoluez ! ». Il me vient d'ailleurs une idée folle et soudaine : si je me faisais tatouer sur la poitrine « interdiction de s'ancrez » ?



Aujourd'hui, alors que mes lendemains se raccourcissent, je constate les incessantes et rapides *métamorphoses* que je subis. Mais je n'ai pas peur de ce que je vais devenir. Je sais que je vais vers une inéluctable extrémité.



Geno Wefa

La folle époque

La femme au cardigan beige

Anne est partie.

Elle a pris son sac à main, puis elle est partie, en silence, sur la pointe des pieds, toute de beige vêtue. Une fleur en tissu est piquée sur le col de sa veste. Elle presse son sac contre elle ; quelques pièces de monnaie tintent. Le fard à joue de ses pommettes s'est estompé. Distracte, elle regarde le tapis et saisit la rampe d'escalier.

Des mèches noires forment des petits demi-cercles sur ses tempes. Elle semble inquiète ; son regard balaie la cage d'escalier rapidement comme pour y chercher des points de repères inexistants.

Il lui faut se hâter. Des rires de femmes, provenant de la rue, lui font arrêter sa course quelques secondes. Les cloisons sont si minces.

Ses chaussures ne font aucun bruit lorsqu'elle descend les dernières marches ; celles-là même qui mènent au hall d'entrée de l'immeuble, vers la porte d'entrée.

Elle ouvre la porte.

Dehors, la rue a changé.

Dehors, la silhouette d'un homme en haut de forme.

Dehors, la neige est tombée.

Les loups

L'enfant est dans son lit. Il sert dans sa main, tel un talisman, un petit carré de papier séché par trop de larmes.

Il ne peut plus pleurer. Depuis le fond de son lit, le front moite, il regarde vers la fenêtre. Puis il s'endort.

...

Il neige.

La rue est silencieuse, endormie. Les lumières sont éteintes.

La neige a déjà recouvert les rues, un léger vent s'est levé, comme un frôlement sur le sol.

Au coin d'une rue, un loup est apparu, puis un second... Un troisième près d'une maison voisine. On peut deviner le reste de la meute à l'arrière, en attente ; l'air condensé s'échappe de leurs narines, leurs museaux aux aguets, leurs regards obliques tour à tour bas, plissés et concentrés qui attendent le signal de ceux qui les précèdent.

Leurs pattes trépigment et forment des demi-cercles, en silence, dans la neige qui a maintenant bleui. Ils veulent grogner, par instinct.

L'enfant est seul sur le chemin, les loups se découvrent et lui font face, immobiles.

Ils avancent à pas feutrés ; le reste de la meute semble maintenant disparaître au loin.

L'enfant a peur mais il se sait en sécurité, par instinct.

Il veut savoir.

Dehors, une porte s'est ouverte.

Dehors, la silhouette d'une femme en pleurs.

Dehors, il a neigé.

Michel Vanden Bossche

Abstinence

« Bonsoir à tous les Amici, je m'appelle Pierre et je suis heureux de vous voir ce soir. »

Le modérateur entame la session d'une voix sèche qui contraste avec la rondeur couperosée de son visage.

« Mais je fais quoi ici, moi ? Vite, me barrer tant qu'il est encore temps ! » Je contracte mes muscles, lève un coin de fesse, prêt à m'éclipser de cet endroit qui empeste la honte.

Mais le modérateur, ses lunettes à peine remontées d'une main distraite, pose ses yeux verts sur moi et poursuit : « C'est avec joie et responsabilité que nous accueillons ce soir un nouveau membre. Bonsoir Hugues ! »

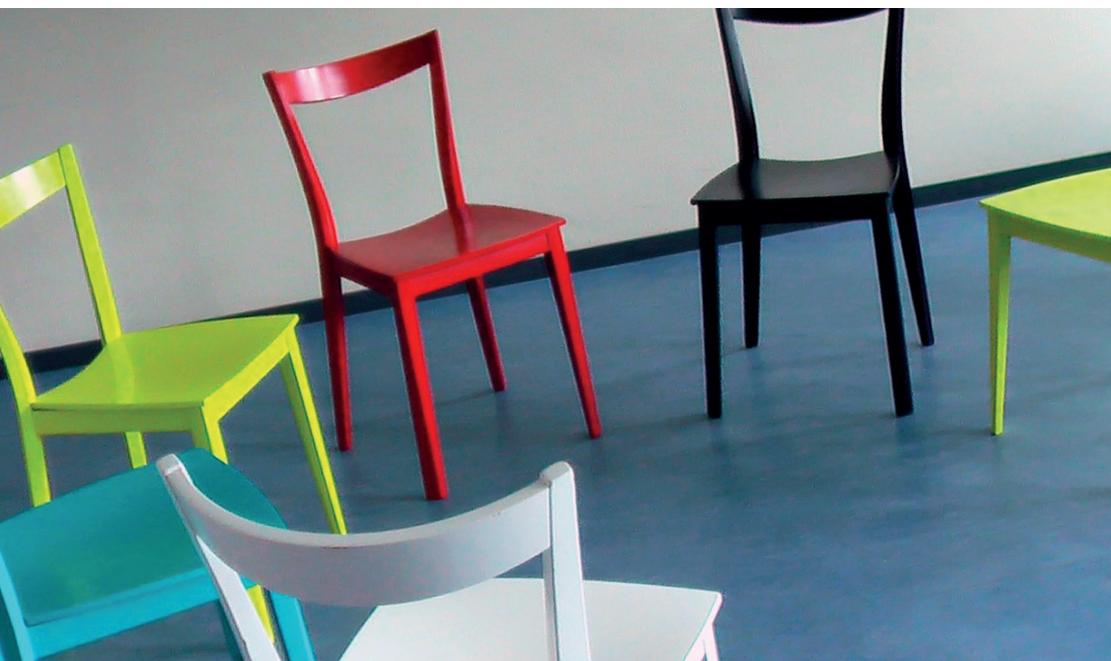
Et l'assemblée de répondre en chœur : « Bonsoir Hugues ! ».

Trop tard pour la fuite, mes muscles se détendent, ma fesse s'affaisse sur le bois dur de la chaise d'école.

En cercle au centre du local, douze chaises identiques soutiennent les douze fessiers de cette assemblée hétéroclite d'hommes et de femmes, le tout faiblement éclairé par la lumière d'un réverbère anémique à travers les carreaux encrassés.

Onze paires d'yeux attendent ma réaction.

Ma gorge nouée laisse à peine échapper un « bonsoir à tous et merci de m'accueillir », mes yeux absorbés par la contemplation de la tache sombre sur mon jeans, souvenir du café noir qui me fut offert avant le début de la séance.



Le modérateur reprend la parole.

« Chers Amici, je vous propose aujourd'hui d'échanger sur le thème de la Tentation. Quelqu'un veut-il nous partager son témoignage ? »

Une dame entre deux âges, dont les cheveux blond cendré et les rondeurs à la fermeté douteuse témoignent d'un passé glorieux, lève la tête et déclare :

« Bonsoir à tous les Amici, je m'appelle Hortense, je suis hétérosexuelle et abstinente depuis 47 jours. »

Et l'assemblée de répondre en chœur : « Bonsoir Hortense ! ».

Hortense hésite, entrouvre les lèvres, les referme et, avec un soupir d'abandon, passe le témoin au volontaire suivant.

Un jeune homme, 25 ans, cheveux châtain courts, courte barbe, le muscle sec, inspire profondément. Onze têtes se tournent vers lui, mais leur espoir est déçu ; le jeune homme ne prononce aucun mot et le silence occupe à nouveau l'espace.

Je compte les secondes dans ma tête.

À 113, un homme d'une cinquantaine d'années, le cheveu foncé bien que disparate, la bedaine au repos sur les cuisses, dans un mouvement unique lève la tête, ouvre la bouche et éructe presque un « bonsoir à tous les Amici, je m'appelle Lucien, je suis hétérosexuel, j'étais abstinent depuis 6 mois, mais j'ai craqué hier soir et j'ai tellement honte. »

Dix paires d'yeux s'éparpillent pour chercher des anfractuosités sur les murs, des traces de craie sur le tableau, des araignées dans les encoignures.

Ses traits à la fois contractés et provocateurs me fascinent.

Timidement, le modérateur énonce un « bonsoir Lucien », repris en cascades individuelles par l'assemblée.

Lucien les toise tous puis s'affaisse en sanglots. La pluie de ses yeux mouille sa bedaine, voile sa voix qui tente une percée.

« Au bureau, il y a cette nouvelle collègue, pas particulièrement belle ou attirante, mais vous savez ce que c'est... Quand elle est arrivée il y a 3 mois, cette certitude au premier regard, cette reconnaissance d'une personne comme vous. »

Lucien se tait, la source de sanglots enfin tarie, mais le voile toujours présent.

Oubliées les anfractuosités, tous les regards sont sur lui, des émotions diverses dans les pupilles : choqués, concupiscent, dégoûtés, envieux, perplexes.

Les mots de Lucien pénètrent les esprits, ravivent les souvenirs de plaisirs coupables, du jugement des proches qui, incapables de comprendre l'irrépressibilité de l'attirance hétérosexuelle, cataloguent comme pervers ceux qui ne sont que les victimes de leur propre nature.

Et pourtant, il fut un temps où l'hétérosexualité était considérée comme normale, acceptée dans les standards sociaux, un temps où chacun pouvait se promener avec son ou sa partenaire sans encourir l'opprobre publique.

Lucien continue, me tirant de mes considérations.

« Je me suis blindé, persuadé que je pouvais résister à cette épreuve envoyée par Dieu. Je l'ai ostensiblement ignorée, espérant qu'elle ne m'avait pas reconnu. »

Cette vulnérabilité, j'en ai discuté avec mon parrain, qui m'a assuré de sa foi en moi.

Un soir, elle est entrée dans le local à imprimantes en me souriant. Un coup au plexus m'aurait moins asphyxié.

En passant pour prendre une rame de papier, sa main m'a frôlé, ses cheveux m'ont caressé. Mon visage est resté stoïque, mais les poils dressés de mes avant-bras ont trahi mon trouble.

Des semaines durant, de clins d'œil en effleurements, de « bonjours » suaves en respirations lascives, la forteresse de ma volonté restait inébranlable sous ses assauts.

Jusqu'à hier soir.

À l'issue d'une réunion, je finalisais mes notes, inconscient que nous n'étions plus que deux dans la salle. Elle a juste dit : « Mince, mon stylo est tombé » et s'est penchée pour le ramasser, m'exposant les fruits mûrs de sa poitrine dans un décolleté impeccable. »

Suspendue à ses lèvres, toute réserve oubliée, l'assemblée fantasma déjà le moment suivant au mépris de la raison de sa présence.

La pomme d'Adam de Lucien joue aux montagnes russes tandis qu'une goutte de sueur se fraye un passage sur son menton.

« Mes narines ont capté un effluve de muguet frais rehaussé d'une pointe de piment et mes paupières se sont closes pour décupler la volupté du parfum. En même temps, j'ai tendu la main vers le sol pour l'aider à saisir son stylo.

Ce fut l'élasticité chaude de ses courbes offertes qui accueillirent mes doigts. »

Une longue inspiration succède à ses paroles, aussitôt répétée par onze paires de poumons dont la fonction vitale avait été mise en suspens tout au long du récit de Lucien.

« Après... après... après... ce fut si bon, si doux... »

Lucien éclate en sanglots et termine, secoué de hoquets humides : « J'ai craqué, mais pourquoi est-ce mal ? »

Ils se sont tous tassés sur leur chaise, endossant une part de culpabilité, partageant leur lot de honte et jouissant par procuration.

Un bruit infernal de pieds de chaise raclant le sol ; un des participants s'est levé, dirige ses 120 kg vers la sortie du local, siffle entre ses dents un « bande de pervers » et claque la porte.

Que fais-je donc ici parmi ces pathétiques ?

La voix de Pierre s'élève comme un brouillard sur la Tamise, nous enveloppe dans une ouate aussi rassurante qu'une toile d'araignée.

« Chers Amici, nous sommes ici pour apprendre que vivre sans ce fléau destructeur est possible. C'est le but de nos réunions : rester abstinentes et aider les autres à le devenir.

Dieu met notre détermination à l'épreuve, pose sur notre route les pierres qui nous feront trébucher.

Et il arrive que nous trébuchions !

Mais chaque fois, nous nous relevons pour Lui montrer que nous sommes dignes de la confiance qu'Il place en nous.

Merci Lucien pour ton témoignage ! »

Il me semble entendre mon voisin murmurer « amen ».

« Quelqu'un d'autre veut-il prendre la parole ? »

Les cheveux noirs tirés en queue de cheval, exposant les traits anguleux d'une beauté froide que l'on aimerait réchauffer, une jeune femme d'une trentaine d'années s'adresse à ses condisciples d'une voix ferme :

« Bonsoir à tous les Amici, je m'appelle Annie et je suis abstinente depuis deux ans. »

Et l'assemblée de répondre en chœur : « Bonsoir Annie ! ».

Jean-Paul Mathelot

Le petit jardin

(inspiré d'une chanson de Jacques Dutronc)

C'était un petit jardin,
avec une table, un pommier et un sapin.
C'était un petit jardin,
qui sentait bon le jasmin.
C'était un petit jardin,
avec un homme qui binait en gradins.
Mais un jour,
à la place du joli petit jardin,
il y eut un garage souterrain
pour parquer les automobiles du centre urbain.
Au-dessus vint un gratte-ciel vilain
qui engloutit mes verts espaces sereins

J'ai interpellé mes voisins.
Renversons!
Leur ai-je clamé d'un ton plein d'entrain.
Et un joli matin,
un architecte de jardin
gomma définitivement avec son fusain
l'empire de béton cradin.
Il déversa de fertiles terres et, malin,
planta des iris nains, du plantain et des lupins.

Le petit jardin est redevenu un exquis lopin.
L'on y découvre un petit bassin plein d'alevins.
L'on y croise des poètes faisant des alexandrins.
L'on y toise des mamans avec leurs chérubins.
J'y ai même rencontré mon coquin voisin
dans un coin libertin.
L'on peut aussi y perdre son latin :
je m'égare souvent dans les chemins.
C'est divin !



Les auteur·trice·s

Mais qui sont-elles ? Et qui sont-ils ?

Le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) est né un soir de neige de 2012, et en est à son 9e recueil de textes. Entre 2022 et 2023, les Allumés ont étoffé leurs plumes et volent vers d'autres horizons.

Yvette Beublet

Plasticienne tous matériaux, Yvette s'est approprié l'écriture pour le plaisir de façonner les mots. Lectrice boulimique et hétéroclite, la curiosité la mène à explorer tous les domaines d'activités.

Cayetana Carrión

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, Cayetana s'empare de sa plume de hibou et se met à écrire sur le dos du ciel des petits contes peuplés d'étoiles de mer et de tigres endormis dans une goutte d'eau, d'oiseaux de plomb transportant des feuilles mortes dont chaque nervure trace l'étrange destin d'hommes et de femmes sortis d'un rêve.

Isabelle De Vriendt

Isabelle aime semer la joie dans la grisaille du jour, cheminer sans connaître la destination, prendre le temps et donner, prendre le temps de donner. Écrire, pour elle, c'est se relier à soi et au monde, c'est chercher des rythmes, des sons, des voix qui s'ajustent dans une création. Les écrits se mettent à exister, avec tant d'autres, et se glissent dans le réservoir des textes né il y a 5 000 ans.

Tamara Frunza

Spontanée tout en restant rêveuse, Tamara s'emporte corps et âme dans la valse de sa création. Sous les ailes de rossignol, elle transporte la joie de cœur dans un magique vol, prête à renouer le passé au présent... lançant son cerf-volant vers les cieux du futur, sur la scène, inouï mixage de rituels du réel vu à travers le miroir... resplendissante... reflet du virtuel.

Jean-Paul Mathelot

Journaliste pendant une dizaine d'années, Jean-Paul en a retenu l'art de la lisibilité. Ensuite rédacteur publicitaire, il a pratiqué les titres accrocheurs et les arguments convaincants. En mai 2019, quand il est arrivé au collectif d'écrits, il conjugait les 3 C : être Court, Complet, Compris. Ses influences ? Celles d'écrivains voyageurs. Paul-Émile Victor, Roger Frison-Roche, Henry de Monfreid ont inondé sa jeunesse. Maintenant, ce sont J.M.G. Le Clézio, Jean-Christophe Rufin, Sylvain Tesson qui le transportent. Il voit donc l'écriture comme une aventure, une exploration, une expédition.

Michel Vanden Bossche

Pour son quatrième parcours au sein du Collectif des Allumés de la Plume, Michel aime rencontrer et échanger avec d'autres écrivain·e·s. Il apprécie également d'avoir d'autres regards sur ses textes.

Homme de contrastes : cartésien qui croit à l'irrationnel, professionnel à l'humour débridé, pile énergétique généralement calme au fond de lui-même, fougoux doté d'une grande douceur, adulte responsable toujours adolescent, planificateur aimant l'imprévu, anticonformiste raisonnable, timide et extraverti, direct et diplomate.

Un modèle de cohérence !

Geno Wefa

Entre Terre et Mer. Geno en Mer : elle voyagerait vers des contrées peut-être encore inconnues, vers des mondes tout neufs. Geno sur Terre : elle voyage parmi le monde et les expériences.

Écrire ne serait-ce pas être notre propre témoin ? Et à notre niveau, le témoin de notre époque ?

Les lieux parcourus

L'itinéraire du Collectif des Allumés de la plume en 2023 et 2023

Tous les espaces qui ont accueilli le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

ScriptaLinea – Uccle et Ixelles

www.scriptalinea.org

ScriptaLinea - en français « Collectifs d'écrits » se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-littéraire. L'association allie la promotion des lettres et l'engagement collectif à travers le soutien de dynamiques individuelles d'écriture. Elle les inscrit dans le projet collectif de transmettre une perception plurielle du monde qui nous entoure, par l'écriture et dans une démarche inclusive, constructive et citoyenne.

Siloé Centre COMÈTE AMO – Bruxelles-Ville

www.centrecometeamo.be

Siloé Centre COMETE AMO (Action en Milieu Ouvert) a ouvert ses portes le 1er juin 1987 dans le quartier Anneessens. C'est un lieu d'accueil, d'écoute, d'information, d'orientation, de soutien et d'accompagnement pour les jeunes et leur famille. Sa zone d'intervention s'étend au quartier de la Senne, à l'ouest du pentagone central de la ville de Bruxelles. L'association y est devenue, au fil du temps, une réelle référence pour un grand nombre de jeunes et de familles du quartier, ou qui ont quitté le quartier, mais pour lesquels elle reste une référence positive à travers les générations. De même, l'AMO est un repère pour les autres services qui sont implantés dans le quartier.

Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.net

Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique et commercial. Elle est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles.

Boom Café – Bruxelles-Ville

<http://boomcafeassociatif.org>

Le BOOM café a été lancé en octobre 2015 par un groupe de bénévoles qui fonctionnent en autogestion. Le but de cet espace est de créer un lieu chaleureux où la qualité des produits durables proposés se marie avec un engagement solidaire clairement affirmé. Au menu: des soirées de rencontre avec les producteurs; des présentations de revues, livres et documentaires; des apéro-conférences et des ateliers pour adultes autour du thème de l'autonomie et de la transition, de l'alimentation durable, de l'économie sociale et solidaire; un ALTERCoin Lecture et un petit «info-point» sur les bonnes pratiques et alternatives citoyennes à Bruxelles et alentours – allant de la lutte pour la souveraineté et l'agriculture paysanne à celle pour une économie sociale et juste, en passant par la solidarité avec les migrants d'ici et d'ailleurs, le combat contre le TTIP et CETA et les formations existantes dans les différents domaines d'engagement!

Het Huys – Uccle

www.hethuys.be

Het Huys est un centre communautaire néerlandophone de la Région de Bruxelles-Capitale, ouvert à tou·te·s et qui propose des activités culturelles et de loisirs. Il dispose d'une grande salle polyvalente et d'un bar ouvert tous les jours.

Une maison ouverte, pleine de lumière, de la bonne musique, un bar confortable où on peut lire son journal, manger un morceau ou prendre l'apéritif avec ses voisin·e·s, participer à un atelier, découvrir des expositions et plein d'autres choses encore, un endroit où l'on rencontre plein de monde, qu'ils parlent néerlandais, français ou d'autres langues, en bref, un endroit du quartier connu et reconnu par les habitant·e·s.

Le Centre culturel d'Uccle

www.ccu.be

Le Centre Culturel d'Uccle (CCU) existe depuis 65 ans. Bâtiment à l'architecture remarquable, il est niché au bord du Parc du Wolvendael et en même temps au centre de la commune, gage d'un lien fort entre nature et urbanité. Construit dans les années 50, il s'inscrit dans une continuité temporelle forte, il a été rénové de 1992 à 2007, de manière à offrir aux habitant·e·s de la commune une vie culturelle de qualité et de proximité. Il dispose d'un équipement technique de qualité, polyvalent et permettant l'accueil de formes très diverses.

Le CCU est le fruit d'une histoire et il est à la croisée d'histoires : celles de l'évolution des villes et des agglomérations urbaines d'aujourd'hui, celles de l'évolution des formes culturelles, celles des flux de personnes, celles des enjeux de société.

Le Centre Culturel d'Uccle poursuit les buts suivants :

- être un pôle de référence au niveau de la commune et faire rayonner son identité singulière dans le paysage bruxellois ;
- renforcer son action de proximité, en développant des projets en lien avec le quartier et le territoire de la commune ;
- dessiner une politique des publics qui conjugue attractivité, rayonnement, éducation artistique dès l'enfance et fabrique du lien social ;
- incarner une forme de modernité innovante et plurielle.



Remerciements

Le Collectif des Allumés de la Plume et ScriptaLinea remercient

Le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) tient à remercier les différents lieux qui l'ont accueilli : l'aisbl ScriptaLinea dans ses locaux, à Uccle et à Ixelles, le CentreComète AMO, Radio Air Libre, le Boom Café, Het Huys et le Centre culturel d'Uccle.

Le CAP remercie ses membres pour leur engagement dans ce projet.

Le CAP et l'aisbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Benoît De Vriendt pour la relecture de l'ensemble des textes, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour le graphisme du recueil.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce recueil et à sa diffusion. Le CAP et l'aisbl ScriptaLinea leur sont très reconnaissants pour leur appui, leur confiance et leur enthousiasme.

Merci enfin de leur confiance et leur soutien au Service Culture de la Commune d'Uccle et à son échevine, Madame Perrine Ledan, à la Fédération Wallonie-Bruxelles et à son Parlement, ainsi qu'à la Commission communautaire française.

Un temps plus loin a été présenté sur les ondes de Radio Air Libre (Région de Bruxelles-Capitale) le 7 septembre 2023 et au Centre culturel d'Uccle le 1er octobre 2023.



Projet réalisé avec le soutien de

la Fédération Wallonie-Bruxelles et de son Parlement,
de la Commission communautaire française
et de la Commune d'Uccle.



Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.

Les illustrations des pages 16, 22, 28, 44, 54, 60 et 66
sont issues de banques d'images libres de droit.

Les autres illustrations de la couverture et du cahier interne
ont été réalisées par le Collectif des Allumés de la Plume.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptalinea.org

Pour tout don à ScriptaLinea :
IBAN BE42 5230 8059 5254 | BIC : TRIOBEBB (Triodos)

D/2023/13.013/4

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.scriptalinea.org

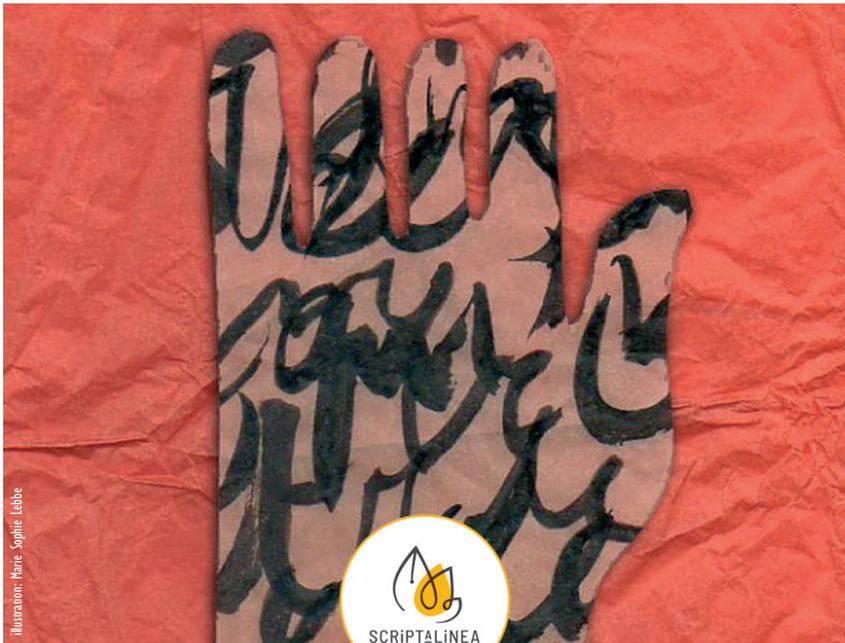


Illustration: Marie Sophie Lebbe

